



**HAL**  
open science

“ Henri Bergson, un modèle possible pour l’Espagne  
(1889-années 1920) ? ”

Camille Lacau St Guily

► To cite this version:

Camille Lacau St Guily. “ Henri Bergson, un modèle possible pour l’Espagne (1889-années 1920) ? ”. Bulletin d’histoire contemporaine de l’Espagne, 2014, 49, pp.121-135. hal-03537467

**HAL Id: hal-03537467**

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03537467v1>

Submitted on 20 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Camille Lacau St Guily, « Henri Bergson, un modèle possible pour l'Espagne (1889-années 1920) ? », *Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne*, PUP, n° 49, 2<sup>e</sup> trimestre 2014, ISSN 0987-4135, p. 121-135.

« Henri Bergson, un modèle possible pour l'Espagne (1889-années 1920)? »

Camille Lacau St Guily (Université de Grenoble III, ILCEA-CERHIUS)

Résumé : Le magistère exercé par Bergson a été considérable en France, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle. Or, il constitue initialement en Espagne, pour les intellectuels conservateurs et progressistes, une sorte d'anti-modèle. La donne change dans les années 1910, surtout lors de la venue du philosophe en Espagne, en 1916. Haï par les catholiques romains espagnols, il est apprécié par les libéraux, surtout par les pédagogues progressistes et les hommes de lettres, modernistes et futuristes qui réutilisent ses « philosophèmes ». Cependant, son magistère fut minoré par les « philosophes » majeurs des années 1920.

Mots-clés: magistère/modèle/Bergson/Espagne/Intellectuels

Resumen: El magisterio ejercido por Bergson ha sido considerable en Francia, desde el principio del siglo XX. Inicialmente constituye en España para los intelectuales conservadores y progresistas, una especie de anti-modelo. La situación cambia en los años 1910, sobre todo durante la visita del filósofo en el país, en 1916. Odiado por los católicos romanos españoles, los liberales, sobre todo los pedagogos progresistas y los literatos, modernistas y futuristas que reutilizan sus “filosofemas” le aprecian. Sin embargo, los “filósofos” mayores de los años 1920 lo minimizan.

Palabras-clave: Magisterio/modelo/Bergson/España/Intelectuales

La question du modèle que constitue Bergson (1859-1941) en Espagne et donc de son magistère se pose dès lors que l'on prend conscience de celui qu'il a exercé sous la Troisième République française qui couvrit de fleurs et d'hommages cet homme qui fut considéré par beaucoup comme le libérateur du joug positiviste et matérialiste qui pesait, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sur le monde. On se souvient de cette célèbre phrase de Bergson qu'il prononça à l'occasion de l'un des ses cours, dans les années 1910, dans un Collège de France bondé, en découvrant des fleurs sur son bureau : « Je ne suis tout de même pas une danseuse ! » Tous les plus grands penseurs français de l'époque se pressent, aux côtés des dames du monde, pour écouter ses conférences, dans les années 1900-1910, particulièrement après la publication, en 1907, de *L'Évolution Créatrice*. Cette dernière achève de faire de lui le plus glorieux et magistral philosophe de la France d'alors et, comme le dit Albert Thibaudet, dans *Le Bergsonisme*, apparaît alors « cette rallonge bizarre de la gloire qu'est la légende »<sup>1</sup>. Bergson impose en France, un « magistère », il est un « phénomène » (F. Azouvi), une « légende », du temps même de son vivant. Il devient un philosophe de renommée mondiale. Ses

---

<sup>1</sup> Albert THIBAUDET, *Le Bergsonisme*, 2 vol., Paris, Gallimard, 1923, t.II, p. 225-226.

philosophèmes deviennent des modèles non pas seulement en métaphysique, mais pour toutes les sphères « excentrées » de la philosophie. Ses ondes se ressentent loin, très loin de l'épicentre métaphysique.

Deux grands bergsoniens, entre autres, se sont penchés sur la question de son magistère en France. Tout d'abord, Rose-Marie Mossé Bastide a prouvé, dans son *Bergson éducateur*, que ce dernier est devenu, « entre 1900 et 1914, l'éducateur de toute l'élite intellectuelle de la nation française »<sup>2</sup>; en 2007, François Azouvi a publié *La Gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*. Il y expose l'influence exercée par Bergson, en France, situant lui aussi son exercice entre 1900 et 1914<sup>3</sup> :

Les contemporains de Bergson se sont jetés à corps perdus sur cette philosophie qui valorisait *l'intuition* et critiquait l'intelligence. [...]. Non que tous aient applaudi à ce destin et se soient empressés d'y collaborer [...]. Mais les uns et les autres, les modernes comme les antimodernes, ont lu leur présent avec des lunettes bergsoniennes. Il y a eu un moment en France où le bergsonisme a coloré toute la culture<sup>4</sup>.

L'Espagne a-t-elle lu aussi le monde à travers les « philosophèmes » bergsoniens ? Un hispaniste ne peut que se demander quel fut l'impact de cette pensée sur l'Espagne, d'autant que, comme le souligne Serge Salaün, dans son article « Les avant-gardes poétiques espagnoles (les années 1920-30) : Mimétisme et originalité », « il n'y a jamais eu de Pyrénées pour les intellectuels espagnols soucieux de modernité : la France et, à travers elle, toute l'Europe leur ont toujours fourni des modèles et des références, politiques et culturels »<sup>5</sup>. L'Espagne, particulièrement à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, voit dans la France un paradigme intellectuel et plus largement un modèle culturel dont elle tente d'acclimater certaines idées. À cette époque, les pensées les plus hétérogènes, comme celles des Français Hippolyte Taine (1828-1893), Ernest Renan (1823-1892), Charles Baudelaire (1821-1867), Stéphane Mallarmé (1842-1898), Paul Verlaine (1844-1896), Théodule Ribot (1839-1916), Émile Durkheim (1858-1917), déferlent sur l'Espagne et tout comme celles des Allemands Friedrich Nietzsche, Arthur Schopenhauer (1788-1860), du Danois Søren Kierkegaard (1813-

---

<sup>2</sup> Rose-Marie MOSSE-BASTIDE, *Bergson éducateur*, Paris, PUF, 1955, p. 73.

<sup>3</sup> Après la Grande Guerre, la philosophie de Bergson perd de sa force et de son influence. Les responsabilités politiques du philosophe, son prix Nobel de littérature reçu en novembre 1928, entre autres, font de lui un « classique », une sorte de figure académique moins prégnante qui n'attire plus ceux qui construisent les nouvelles modernités culturelles de l'époque (François AZOUVI, *La Gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*, Gallimard, Essai, 2007, p. 317).

<sup>4</sup> AZOUVI, *ibidem*, p. 16.

<sup>5</sup> Serge SALAÜN, « Les Avant-gardes poétiques espagnoles (années 20 et 30) : Mimétisme et originalité », *Semiotische Weltmodelle*, Hartmut Schröder, Ursula Bock (Hg.), Berlin, Lit Verlag, 2010, p. 481-495 ; p. 481.

1855), par le canal de la France. Celle-ci n'est donc pas seulement un paradigme mais aussi un vecteur culturel pour l'Espagne.

Il faut ajouter à cela que l'Espagne de la Restauration crée indirectement et paradoxalement les conditions de l'ouverture à la France. Paradoxalement, car elle est au contraire, notamment au début, dans une phase que l'on pourrait qualifier de systolique, dans une période de rétraction et de fermeture au monde. Mais pour contrer cette régression autarcique, les hommes du *Sexenio democrático* vont tenter de faciliter les transferts culturels de l'Allemagne et de la France, particulièrement, vers l'Espagne. En effet, pour eux, l'Europe est la condition de possibilité d'une certaine « régénération » espagnole, un orient qu'il faut suivre pour que l'Espagne se sorte de la décadence dans laquelle elle se trouve enlisée. L'Europe est donc le moyen pour se libérer des fers qui retiennent les Espagnols, dans l'ombre d'une Caverne où l'obscurité/tisme tue toute tentative hétérodoxe.

Il semble *a priori* évident que la plus grande philosophie de la Troisième République française fut accueillie avec enthousiasme en Espagne. J'étais donc convaincue, avant d'entreprendre mes recherches sur le bergsonisme espagnol<sup>6</sup>, que cette philosophie constituerait un modèle pour l'Espagne qu'elle transfigurerait à sa façon. Je m'étais préfigurée l'hispanisation du bergsonisme, que je découvrirais la métabolisation par un Lorca ou un Picasso de cette philosophie introspective. Je pensais que l'appétence au viscéral, à l'organique, à l'intime de la pensée espagnole participerait à l'« encharnement » de cette doctrine, pour reprendre une expression de Charles Péguy (1873-1914), que les contours du modèle seraient redessinés, réinventés par ses récepteurs espagnols.

Mais, *de facto*, la destinée du bergsonisme fut autre, en Espagne, que triomphale et glorieuse, elle a plutôt été marquée par des pierres d'achoppement, des encombres, des gênes, des résistances, voire des obstructions totales. Néanmoins, le plein, en termes de transferts idéologiques, le magistère rayonnant et imposant, ne sont pas les seuls objets légitimes des attentions scientifiques. Un vide, une absence philosophique ou ce qui s'est révélé, mais plus tard, comme une réception contrariée, sont en soi significatifs et symptomatiques. Cette recherche a donc consisté en l'écriture d'une réception problématique d'un modèle étranger pourtant très prégnant.

Mais pourquoi donc, alors qu'en 2007, François Azouvi publie un texte prouvant le magistère exercé par Henri Bergson, en France, ce dernier n'a-t-il *a priori* pas connu une

---

<sup>6</sup> Voir Camille LACAU ST GUILY, *Une Histoire contrariée du bergsonisme en Espagne (1889-années 1920)*, Alicante, Cervantès virtual, 2011 ; *Bergson en Espagne (1889-années 1920) : une histoire contrariée*, Paris, L'Harmattan, à paraître.

immense gloire dans le pays voisin, alors que la France constitue depuis longtemps un intermédiaire de toutes les modernités culturelles pour l'Espagne ?

L'impossible constitution paradigmatique du bergsonisme (fin du XIX<sup>e</sup>-début du XX<sup>e</sup> s.)

La période qui s'étend de 1875 à 1889, durant laquelle le bergsonisme n'a aucune vie publique – puisqu'il n'existe tout simplement pas encore –, prépare néanmoins les conditions espagnoles si particulières du mépris dont il fera l'objet, pendant ses premières décennies d'existence : alors que le bergsonisme existe en France, dès la publication de la thèse d'Henri Bergson, en 1889, son histoire commence en Espagne par son absence, une absence en soi significative, sorte de témoignage de « l'impossibilité bergsonienne », à la fin du XIX<sup>e</sup>- début du XX<sup>e</sup> siècle. Bergson est alors un impossible référent.

En effet, dès 1874, après la période du *Sexenio democrático*, la monarchie bourbonienne conservatrice et europhobe est restaurée, signant la première rétraction espagnole devant le flux intellectuel européen. Un autre grand événement contracte encore l'Espagne. En 1879, le Pape Léon XIII (1810-1903) publie son Encyclique *Aeterni Patris*, dans laquelle il proclame, face à la sécularisation de la société, la philosophie de saint Thomas d'Aquin (1225-1274) comme la seule philosophie officielle du catholicisme. Les conservateurs professent alors leur foi exclusiviste, à toutes les tribunes possibles de l'espace public espagnol, dans le modèle scolastique, contre les autres formes de philosophies. On peut, d'ores et déjà, souligner que jamais le bergsonisme et le néo-thomisme ne seront conciliables (en Espagne plus que partout ailleurs). Le néo-thomisme est une philosophie essentialiste, fixiste et intellectualiste, alors que le bergsonisme est une philosophie de la durée, de la mobilité et anti-intellectualiste.

La réception de cette encyclique, en Espagne, durcit les positions, et le front scolastique et europhobe espagnol ne peut que rejeter la renaissance métaphysique symbolisée par le bergsonisme dès 1889, l'émergence d'une métaphysique révolutionnaire<sup>7</sup>. Cette

---

<sup>7</sup> Ce terme de « révolutionnaire » peut sembler excessif aujourd'hui pour qualifier le bergsonisme. Toutefois, le raz-de-marée provoqué en France par cette pensée, au début du XX<sup>e</sup> siècle, et les substantifs de « modernité », de « nouveauté », les expressions de « philosophie nouvelle », d'« esprit nouveau », qui sont utilisés pour le caractériser, très vite après sa naissance publique, signent son caractère magistériel et, en un sens, révolutionnaire – révolutionnaire, enfin, peut-être moins intrinsèquement que par les interprétations dont il a fait l'objet.

D'autre part, concernant l'expression de « philosophie nouvelle », c'est l'ami et disciple de Bergson, Édouard LE ROY (1870-1954), qui nomme ainsi le bergsonisme, notamment dans son livre intitulé *Une Philosophie nouvelle : Henri Bergson*, Paris, Félix Alcan, Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1912.

radicalisation idéologique des catholiques est désastreuse pour l'avenir espagnol de la métaphysique.

En effet, devant l'intransigeance des conservateurs alors au pouvoir et des grandes institutions du pays, l'avant-garde espagnole s'endurcit à son tour et cherche à prendre le contre-pied des ultras, notamment dans la recherche d'un positionnement qui lui serait radicalement antagoniste, entre autres, dans l'approche scientifique de la *psychè* de l'homme. C'est sans doute moins pour des questions purement philosophiques et scientifiques que pour des questions politiques que Bergson n'apparaît pas comme un modèle, une solution viable à la détresse intellectuelle dans laquelle se trouve l'Espagne, à la fin du siècle. Les institutionnistes se positionnent dans une logique d'opposition à la métaphysique unique des catholiques. On assiste, par conséquent, à un raidissement positiviste du projet psychologique des institutionnistes, à un glissement, dans le camp des Modernes, de l'orientation épistémologique de la psychologie en particulier : de krauso-idéaliste, elle devient krauso-positiviste. La science apparaît comme la véritable « terre ferme » à cette minorité d'intellectuels institutionnistes avant-gardistes. La métaphysique, même « nouvelle », apparaît alors, à tort, comme une sorte de doublon de la métaphysique traditionnelle, comme celle de saint Thomas, d'autant qu'à cette époque, l'étroite avant-garde de la psychologie, en Espagne, cherche, avec détermination, à fonder et institutionnaliser une psychologie nouvelle, scientifique, dont Wilhelm Wundt (1832-1920), Gustav Fechner (1801-1887), Herbert Spencer (1820-1903) et Théodule Ribot (1839-1916) sont les représentants. La psychologie « philosophique » que défend Henri Bergson, dès sa thèse, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, contre la psychologie expérimentale et quantitative, ne peut pas intéresser les Espagnols, à cette époque. Bergson n'apparaît pas comme la position du « juste milieu » pour reprendre l'expression d'Aristote. Dans le contexte national de la Restauration, la proposition bergsonienne d'un dépassement de la psychologie scientifique ne séduit pas les Espagnols. Obnubilés par leur désir vital de diffuser doctrinalement et institutionnellement une psychologie scientifique expérimentale, les avant-gardes se montrent d'abord hermétiques à une psychologie philosophique, qui symbolise une charge beaucoup trop virulente contre les fondations mêmes de la psychologie scientifique, qu'elles tentent de dresser. L'institutionnalisation de la chaire de psychologie scientifique, en 1902, avec à sa tête le psychiatre positiviste anti-métaphysicien, Luis Simarro (1851-1921), est ainsi révélatrice d'un durcissement des positions et d'une exclusion structurelle du spiritualisme de la tranchée des progressistes. En fin de compte, la politisation des projets idéologiques a obstrué le minuscule chemin que tentait de se frayer le bergsonisme.

Par conséquent, la psychologie avant-gardiste, au début du siècle, est scientifique et expérimentale, en Espagne ; elle devient le moteur d'une lutte politique, une façon d'actualiser l'antagonisme des « Modernes » à la psychologie philosophique des « Anciens », à laquelle ils associent un peu aveuglement Bergson. La psychologie « arrière-gardiste » des catholiques est métaphysique. Dans cette compartimentalisation ou bipolarisation des modèles, Bergson n'apparaît donc pas comme un référent viable pour les Espagnols.

### Leopoldo Alas, un passeur isolé du bergsonisme en Espagne

Il existe, toutefois, un « homme de la modernité », européeniste convaincu, qui prône la restauration de l'idéalisme, du spiritualisme, du vitalisme, d'une pensée introspective et intuitive, qui désire « libérer l'esprit de ses fers » et qui veut répandre, en Espagne, ce qu'il appelle « l'esprit nouveau » : Leopoldo Alas *Clarín* (1852-1901). À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il est un des seuls dans le pays à se synchroniser avec la renaissance du paradigme métaphysique européen, alors même qu'Alas n'assiste pas, puisqu'il meurt en 1901, à l'explosion magistérielle du bergsonisme dans le paysage intellectuel français et mondial et à sa « coloration » (F. Azouvi) de tout le « moment philosophique 1900 » (F. Worms)<sup>8</sup>. Il est un des seuls à avoir pressenti ce qu'était cet élan structurel nouveau dans le cours mondial des idées.

Face au bicéphalisme de l'Espagne, *Clarín* incarne, dans une « solitude sonore », une troisième voie, ténue et très étroite, la voie du juste milieu : une voie initialement impossible de ce côté des Pyrénées, qui ne parvient pas à s'imposer face à cette bipolarisation des modèles. D'une part, *Clarín* rejette la métaphysique scolastique des Anciens, d'autre part, le modèle du positivisme et du scientisme des Modernes. Il soutient le spiritualisme nouveau. Et le grand isolement idéologique dont souffre Alas signe l'impossible régénération de la métaphysique introspective, dans le pays, lors du « moment 1900 ».

En fin de compte, Pedro Cerezo Galán, dans son livre *El mal del siglo*, a-t-il raison d'insister sur la réaction exaspérée de l'Espagne, à l'instar de l'Europe, contre le positivisme scientifique et d'insister sur « l'inflexion du pays vers le spiritualisme » ? Il semble *a contrario* que cette réaction contre les excès du positivisme a la particularité d'être totalement éparse et sporadique en Espagne et de ne pas s'imposer comme modèle. Les résistances sont, en effet,

---

<sup>8</sup> Frédéric WORMS, (études réunies sous la direction de), *Le Moment 1900 en philosophie*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004.

trop fortes face à la métaphysique pour que le bergsonisme s'impose magistériellement en Espagne, dans les années 1900.

Ainsi, avant que n'existe un bergsonisme espagnol et après la non considération du bergsonisme, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en Espagne, par les néo-thomistes et par les Modernes, on peut se demander si ce n'est pas un « anti-bergsonisme » qui voit d'abord le jour, dans ce pays, au début du XX<sup>e</sup> siècle, faisant alors réagir certains intellectuels : le « bergsonisme espagnol » n'est-il pas avant tout une réaction à un « anti-bergsonisme » initial, dans ce pays ?

Bergson et le bergsonisme : modèle et contre-modèle politiques (1907-années 1920)

À partir de 1907, Bergson devient une cible directe des néothomistes. En effet, Bergson publie alors *L'Évolution Créatrice* et c'est l'année à laquelle le Vatican condamne le modernisme, ce mouvement catholique libéral désireux de réformer de l'intérieur le catholicisme. De modèle impossible, Bergson devient le contre-modèle par excellence des catholiques espagnols qui font de lui une sorte d'emblème de l'Antéchrist. En effet, les conservateurs espagnols, entre autres, perçoivent dans la cosmologie bergsonienne que propose ce troisième livre de Bergson, une tentative de perversion des dogmes catholiques<sup>9</sup>, une sorte de proposition dissidente au paradigme dogmatique établi.

La mise à l'Index, sept ans plus tard, en 1914, des trois œuvres majeures de Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, *Matière et Mémoire* et *L'Évolution Créatrice*, achève de diaboliser le bergsonisme aux yeux des conservateurs catholiques espagnols et d'en faire un contre-modèle. La presse, les livres et les institutions qui servent l'Église catholique relayent l'anathème prononcé contre le bergsonisme. La campagne catholique espagnole de contre-propagande de ce « spiritualisme dégénéré », de cette « maladie contagieuse », ce « virus », atteint son apogée à la veille de la Première Guerre Mondiale. Elle se déchaîne, en 1916, lors de la venue de Bergson et d'un groupe

---

<sup>9</sup> Si Bergson est perçu par une partie des catholiques ultramontains comme « moderniste », son intention personnelle n'est aucunement de réformer « de l'intérieur » le catholicisme, d'autant qu'à cette date, Bergson a, certes, une sympathie pour le catholicisme (il réveille surtout un fort enthousiasme chez les jeunes catholiques et déclenche dans la jeunesse un important mouvement de conversion), mais il n'est ni ne se déclare catholique. D'ailleurs, il n'est aucunement question d'un Dieu catholique des Évangiles dans *L'Évolution Créatrice*. Il faut attendre 1932 pour qu'il écrive *Les Deux sources de la morale et de la religion* et, même à la fin de sa vie, alors qu'il pense à se faire baptiser, il y renonce par solidarité envers le peuple juif. Il meurt en 1941. Par conséquent, la condamnation de Bergson par l'Église catholique est symptomatique d'une peur que le bergsonisme n'empiète sur le dogme catholique. L'Église, notamment espagnole, est défensive, à cette époque, et projette souvent des étiquettes schématisantes sur des mouvements complexes. Le bergsonisme comme philosophie de l'« immanence vitale » et pragmatiste est, par conséquent, durement condamné par le Vatican, implicitement dès 1907 et explicitement en 1914.



d'académiciens français envoyés en mission diplomatique dans l'espoir de faire basculer le pays neutre qu'est alors l'Espagne du côté des Alliés.

Avec le début de la Grande Guerre, les conservateurs catholiques espagnols radicalisent leur rejet du bergsonisme, à travers lequel ils perçoivent moins une philosophie qu'un courant politique français. La venue de l'académicien Bergson, en mai 1916, à Madrid, en particulier à la *Residencia de Estudiantes* ainsi qu'à l'*Ateneo* – bastions de l'institutionnisme réformiste –, accentue encore la politisation espagnole de sa figure. Cette mission cristallise et « bipolarise » les positions. Il y a désormais, selon la revue réformiste *España*, le 11 mai 1916, « bergsonianos y anti-bergsonianos », même si cette ligne de démarcation par rapport au bergsonisme se dessine déjà depuis 1907, entre deux Espagne. La presse libérale et réformiste affiche son appui à la France et au Français. Défendre Bergson, c'est notamment une façon, pour elle, de marquer son opposition à l'idéologie conservatrice.

La presse conservatrice est pro-allemande et anti-bergsonienne. Selon les conservateurs espagnols, plus germanophiles de tradition, depuis la Révolution française, s'il vient, en Espagne, c'est en tant que missionnaire et propagandiste de la Cause française contre les Allemands. Une contre-propagande anti-bergsonienne, anti-française et souvent antisémite est alors menée : elle est destinée à prémunir les conservateurs espagnols contre le « nihilisme », l'« absurde » et l'« obscurité » d'une pensée, stigmatisée comme antithétique au néothomisme et comme un anti-modèle. Mais la dimension moderniste du bergsonisme n'est plus le seul motif de son rejet par les conservateurs espagnols. Une autre opposition conservatrice au bergsonisme se dresse, moins néothomiste et religieuse que politique et esthétique, et qui n'émerge pas uniquement, liée à la conjoncture de la guerre.

En effet, la droite radicale, qui se définit par son nationalisme et son attachement esthétique au classicisme contre le baroque ou le (néo-)romantisme, au catholicisme contre la Réforme, à l'ordre et la tradition contre l'anarchie ou la révolution, une sorte de droite maurrassienne espagnole – représentée par des écrivains journalistes comme José María Salaverría (1873-1940) ou encore le catalan Eugenio D'Ors (1881-1954) –, perçoit en Bergson l'antithèse de ses valeurs politiques et esthétiques. Ils construisent même une opposition axiologique à Bergson qui est, pour D'Ors, l'emblème du néo-romantisme, antagonique à – selon son expression – l'« héliomachique » *Logos* rationaliste gréco-romain, pour Salaverría, l'incarnation du monstre tricéphale de Charles Maurras (1868-1952), réformiste-révolutionnaire-romantique. Salaverría le dépeint, ainsi, comme une sorte de protestataire du catholicisme orthodoxe et, en cela, comme un héritier du protestantisme du XVI<sup>e</sup> siècle, mais aussi comme un révolutionnaire, en ceci qu'il constitue la sève nourricière

dans laquelle s'enracinent le syndicalisme révolutionnaire et l'anarchisme. Enfin, il considère, lui aussi, Bergson comme le grand restaurateur du romantisme, en France, descendant de l'intuitionnisme de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778). Ces trois caractères – dont Salaverría, cette étrange figure maurrassienne espagnole germanophile, l'affuble – le rendent détestable pour la plupart des catholiques/conservateurs espagnols. Le contexte de la Grande Guerre double ainsi le rejet religieux dont Bergson fait l'objet par les catholiques (néothomistes) espagnols d'un rejet axiologique plus large, fortement politique.

De plus, les conservateurs espagnols, afin de faire porter à Bergson les stigmates de l'Antéchrist, construisent un bergsonisme d'extrême gauche. Ils le médiatisent comme substrat philosophique des courants du syndicalisme révolutionnaire, rappelant que ses théoriciens français, Hubert Lagardelle (1874-1958) et Georges Sorel (1847-1922) se sont appuyés sur les philosophèmes bergsoniens. Ainsi participent-ils un peu plus à sa condamnation pour empêcher tout lien du bergsonisme avec le catholicisme.

Mais n'y a-t-il qu'un bergsonisme de gauche en Espagne à cette époque ? Le bergsonisme a aussi inspiré un catholicisme espagnol.

Un courant catholique de sympathisants du bergsonisme moderniste, et qui ne succomba pas à la tentation de l'incriminer et d'en faire un anti-idéal, a existé en Espagne. Les universitaires de Salamanque, Miguel de Unamuno – ami des deux disciples de Bergson, tous deux catholiques, Jacques Chevalier (1882-1962) et Maurice Legendre (1878-1955) – ainsi que Juan Domínguez Berrueta (1866-1959), furent de vrais défenseurs du spiritualisme chrétien mystique de Bergson, qui s'imposa magistériellement en France. D'autre part, Juan Zaragüeta (1883-1974) constitue un cas très intéressant : il fut toujours le fidèle allié de l'Abbé Mercier (1851-1926) – l'un des artisans du néothomisme décrété par Léon XIII et, à ce titre, grand défenseur de la politique culturelle thomiste du Pape Pie X –, ce qui ne l'empêcha pas d'être un admirateur et diffuseur universitaire du bergsonisme, dès l'apaisement de la crise moderniste.

Mais les philosophèmes bergsoniens sont avant tout récupérés, en Espagne, par les modernes. En effet, l'institutionnisme cherche, depuis la fin du XIX<sup>e</sup>, la régénération de la société, de la *polis*, par l'éducation. Il veut substituer à l'école herbartienne de l'instruction, c'est-à-dire l'école traditionaliste – modèle dominant en Espagne –, l'école rousseauiste et pestalozzienne de l'action, refondée par les philosophèmes pragmatistes. Bergson devient progressivement l'un des acteurs philosophiques indirects de la régénération nationale par l'éducation et, en ce sens, un acteur « politique », au sens étymologique du terme. Le bergsonisme apparaît comme un modèle dans l'institutionnalisation d'une école pragmatiste,

anti-intellectualiste, de l'intuition, de l'intériorité, de la spontanéité, contre l'école verbaliste, mémoristique et intellectualiste traditionnelle. Et s'il est d'abord un socle inconscient de ce mouvement de rénovation pédagogique, il devient, dans les années 1920, particulièrement à travers la revue institutionniste *La Revista de Pedagogía*, un référent déclaré.

La constitution d'un modèle bergsonien littéraire, moderniste et avant-gardiste

C'est, toutefois, avec les hommes de lettres espagnols que le transfert d'un modèle (méta)physique nouveau semble enfin possible, en Espagne, notamment à travers les symbolistes, appelés en Espagne, « modernistes » (dans son acception littéraire et non religieuse), puis à travers l'avant-garde. Quelques années avant 1910, l'Espagne littéraire est plus à même de comprendre l'enjeu de la protestation bergsonienne, car les philosophèmes deviennent une référence de plus en plus consciente et incontournable.

C'est particulièrement à Madrid que les premières entreprises éditoriales relatives à Bergson et les premières traductions de ses œuvres sont menées, rendant visible et diffusable le bergsonisme. Ce sont ces entreprises qui permettent réellement une intégration de Bergson en Espagne et qui font de lui un modèle. En 1900, y paraît la première traduction mondiale, par l'institutionniste M. Navarro Flores, du deuxième livre de Bergson, *Materia y memoria. Ensayo sobre la relación con el espíritu* ; en 1912, y est publiée, dans la maison d'édition Renacimiento, *La Evolución creadora*, traduite par l'Argentin Carlos Malagarriga ; A. Zérega-Fombona propose à la revue institutionniste madrilène *La Lectura*, en septembre 1913, la première traduction de l'essai « El alma y el cuerpo » ; cet essai est à nouveau traduit, en 1915, sous le même titre, par Edmundo González-Blanco (1877-1938) ; il paraît dans le livre *El materialismo actual por Bergson, Poincaré, Friedel, Gide, de Witt-Guizot, Riou, Roz, Wagner*, à Madrid, à la Librería Gutenberg de José Ruiz. En outre, les deux traductions espagnoles de la thèse de Bergson par Domingo Barnés, *Ensayos sobre los datos inmediatos de la conciencia*, sont publiées à Madrid, l'une, en 1919, à la Biblioteca moderna de filosofía y ciencias sociales, la seconde, chez Francisco Beltrán, à la Librería española y extranjera, en 1925. Enfin, en 1928, l'un des grands traducteurs espagnols de Nietzsche, Eduardo Ovejero y Maury, traduit *La energía espiritual* qui paraît à Madrid, chez Daniel Jorro, à la Biblioteca científico-filosófica. L'essai de Bergson, *La Risa: Ensayo sobre la significación de lo cómico*, paraît, lui, à Valence, dans la maison d'édition Prometeo, à la Biblioteca de cultura contemporánea, en 1914. Les publications espagnoles, postérieures à 1939 et relatives à

Bergson, se font majoritairement, non plus depuis l'Espagne mais depuis l'Amérique latine<sup>10</sup> : la dernière œuvre de Bergson, publiée, en France, en 1932, est ainsi traduite par José Miguel González Fernández sous le titre *Las dos fuentes de la moral y de la religión* ; elle paraît dans la maison d'édition Sudamerica, à Buenos Aires, en 1946.

Or, ces publications ont permis que, dans le Madrid des années 1900-1910, beaucoup de poètes modernistes, également influencés par l'esthétique des symbolistes européens, évoquent dans leurs conversations le nom de Bergson. L'Espagne moderniste véhicule sous une modalité particulière les philosophies en vogue à cette époque. C'est dans les *tertulias*, ces espaces de dialogue qui ont fait et font toute la tradition orale de l'Espagne, que la conceptualité bergsonienne circule, notamment à Madrid, Barcelone, Oviedo, Valence, Salamanque. Le nom de Bergson est évoqué, pour la première fois, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans le grand salon littéraire et scientifique de l'Athénée madrilène, sans doute dans la *tertulia* appelée *cacharrería* (« bazar »), lors de brûlants débats opposant notamment le médecin psychiatre positiviste wundtien et anti-bergsonien, Luis Simarro, et le philologue Eduardo Benot (1822-1907). Les cafés littéraires environnants participent aussi à la diffusion du bergsonisme. Paradoxalement, les médecins psychiatres madrilènes, grands admirateurs de Ribot, qui cherchent à institutionnaliser la psychologie scientifique, au début du siècle, en pourfendant la psychologie philosophique de Bergson, sont des passeurs culturels importants de la philosophie et même de la métaphysique : les Docteurs Luis Simarro et Nicolás Achúcarro (1880-1918) permettent ainsi à Juan Ramón Jiménez (1881-1958) et au groupe de poètes modernistes qui les entourent de découvrir, non seulement Nietzsche, mais aussi la puissance de la philosophie de Bergson. Ils possèdent, en effet, dans leur bibliothèque des livres sur/de Bergson et de nombreuses revues scientifiques et littéraires. Toutefois, l'approche du bergsonisme par ces « modernistes » espagnols n'est pas systématique. Dans ces conditions, les contours du modèle bergsonien sont difficilement identifiables. Cependant, faut-il nécessairement qu'ils aient été identifiés pour que ses philosophèmes circulent ? Ces poètes, plus largement ces penseurs modernistes, font, en effet, rayonner le bergsonisme, dans l'étroite « république des lettres » espagnole.

Il faut, à cette occasion, critiquer la construction schématique élaborée par l'historiographie empêchant de considérer le rôle qu'a eu le modernisme littéraire dans le transfert culturel du modèle étranger bergsonien, en Espagne. En effet, pendant de longues années, on a opposé le modernisme esthétique espagnol à la « génération de 98 », dépeinte

---

<sup>10</sup> Excepté les *Obras escogidas* (Madrid, Aguilar, 1963) traduites par José Antonio Miguez, qui en a également écrit le prologue.

comme une génération consciencieuse, politique et engagée, stigmatisant les poètes modernistes comme leur exacte antithèse, c'est-à-dire comme des poètes égocentriques, capables de se perdre dans les abîmes de leur conscience alors que leur pays gisait dans la plus grande décadence. Or, beaucoup ont déjà critiqué le manichéisme de cette représentation. Nous voudrions aller plus loin. Le modèle de la métaphysique bergsonienne est entré, certes à petits pas et de façon souvent méconnaissable, mais il a tout de même été porté, de la façon la plus originale, et très tôt, dans les années 1900-1910, par les poètes, dans ce pays.

Madrid est, dès le début du siècle, un vivier d'élèves espagnols de Bergson, par le biais de la *Junta para ampliación de estudios*, créée en 1907, puis par la *Residencia de Estudiantes*, fondée, dans la capitale, en 1910. Un grand nombre de boursiers de la *Junta* s'y croisent. Les élèves y côtoient alors d'autres élèves de Bergson qui croisent, à leur tour, des piliers de l'Institution qui, sans avoir été nécessairement étudiants du philosophe français, connaissent parfois déjà bien le bergsonisme. On peut citer, parmi eux, Juan-Vicente Viqueira (1886-1924), Antonio Machado (1875-1936), Unamuno (1864-1936), Victoriano García Martí (1881-1966), Manuel García Morente (1886-1942), Lorenzo Luzuriaga (1889-1959), Eugenio D'Ors, Ortega y Gasset (1883-1955) et d'autres encore ; ils participent à la construction d'un modèle bergsonien hispanisé. La pensée bergsonienne circule donc chez les institutionnistes, dès les années 1900-1910, et Madrid devient le foyer de fermentation du bergsonisme, un modèle non plus importé de France, mais « naturalisé » espagnol. Dans ce vivier moderniste, les poètes Rubén Darío (1867-1916), Antonio Machado, Juan Ramón Jiménez ou encore Victoriano García Martí ont ainsi cherché à faire éclore les philosophèmes vitalistes bergsoniens dans leur prose poétique ou leurs vers intimistes.

Bergson n'influence pas seulement les modernistes littéraires espagnols. En 1907, l'année où il publie *L'Évolution créatrice*, émerge en Europe, en Italie notamment, mais aussi à Paris et, faiblement, en Espagne, un mouvement de renouveau esthétique, appelé « futurisme ». L'« hypervitalisme » futuriste – qui tente de rompre avec le vitalisme intérieur symboliste/moderniste – s'inspire de l'énergétisme nietzschéen et du bergsonisme. Bergson devient alors un référent presque contradictoire, l'un des socles théoriques non seulement du modernisme esthétique, mais aussi de l'avant-garde et de sa préhistoire futuriste – association bien peu connue. Or, Antonio Machado n'est pas le seul responsable de la construction indirecte d'un hiatus historiographique empêchant de penser le lien entre le référent Bergson et les avant-gardes espagnoles. Ortega y Gasset a également élaboré, dans son livre *La deshumanización del arte* (1925), une représentation faussée entre, d'une part, le modernisme et, d'autre part, les avant-gardes, niant toute continuité dans leur esthétique. En Espagne, il

n'y a, en réalité, aucune dichotomie entre le modernisme esthétique et les avant-gardes. Ces dernières tentent un dépassement dialectique du modernisme. Elles intensifient le vitalisme moderniste intériorisé dans leur esthétique. Elles l'« hypervitalisent ». Leurs écrits sont, ainsi, empreints des philosophèmes hypervitalistes de *L'Évolution Créatrice*. Ce ne sont pas, semble-t-il, initialement les philosophes qui ont relancé l'appétit (méta)physique en Espagne, ce sont les poètes.

Le terreau philosophique retrouvé ? Bergson, un modèle pour l'« École de Madrid » ?

Toutefois, une école philosophique se met en place, en Espagne, en 1910, au moment où le premier « vrai philosophe » espagnol du XX<sup>e</sup> siècle, José Ortega y Gasset, est nommé à la chaire de métaphysique de l'Université de Madrid. Néanmoins, lorsqu'après de très longues années d'absence, la philosophie « se régénère », en Espagne, c'est sous l'influence d'un germaniste. Formé par les néo-kantiens de l'école de Marbourg, Hermann Cohen (1842-1918) et Paul Natorp (1854-1924), Ortega y Gasset n'a pas initialement une grande sympathie pour le caractère intuitionniste et mystique du bergsonisme, même s'il le lit et que sans le revendiquer ouvertement, Bergson l'inspire beaucoup. Sa bibliothèque privée en est un signe. Encore une fois, la visibilité d'un bergsonisme espagnol semble diminuer, Ortega ne cessant de clamer les travers d'une philosophie qui apparaît régulièrement sous sa plume comme un anti-modèle, limité, radical et anti-intellectualiste. Par conséquent, le rapport au bergsonisme du groupe philosophique nouvellement créé dans la capitale – l'« École de Madrid » – semble, lui aussi, « contrarié ». Et pourtant, les disciples les plus importants de cette école philosophique, tels que Xavier Zubirí (1898-1983), Joaquín Xirau (1895-1946), puis plus tard, María Zambrano (1904-1991), José Ferrater Mora (1912-1991), Julián Marías (1914-2005), sont tous de grands lecteurs de Bergson et diffuseurs du bergsonisme. Ainsi, l'ami d'Ortega, García Morente, écrit, en 1917, la première monographie espagnole sur Bergson, intitulée *La filosofía de Henri Bergson* ; plus tard, après le démantèlement matériel de l'École de Madrid par les nationalistes, José Gaos écrit, en 1941, un *Homenaje a Bergson*, tout comme Zubirí ; la même année, Zaragüeta publie *La intuición en la filosofía de Bergson* ; en 1944, Xirau fait paraître *Vida, pensamiento y obra de Bergson* ; Ferrater Mora écrit le prologue de son dernier livre : *Las dos fuentes de la moral y de la religión*, publiée en 1946 ; de même, la philosophie poétique de Zambrano semble s'inscrire, pour une part, dans une tradition bergsonienne. Enfin tous les anciens élèves de philosophie de l'Université Centrale, tels que Marías,

Granell, etc., témoignent *a posteriori* de la place qu'a eue le bergsonisme, dans l'enseignement philosophique madrilène.

Ortega est-il, ainsi, le vrai porte-parole philosophique du modèle étranger bergsonien en Espagne, comme on l'entend souvent ? Il est frappant de constater que l'historiographie cite peu le nom de García Morente dans la diffusion de ce modèle, alors qu'il est le grand philosophe bergsonien en Espagne. Plus largement, pourquoi tous les travailleurs philosophiques de l'ombre ne sont-ils pas évoqués, alors que ce sont eux qui érigent Bergson en modèle et se l'approprient en le traduisant, en choisissant de le publier, en exposant didactiquement sa pensée, sous forme de livres, de conférences ou de cours, et qui lui donnent ainsi une existence hispanique propre et qui permettent de parler d'un modèle bergsonien hispanisé ? C'est aussi contre ces diverses négligences que ce travail s'érige. N'oublions désormais plus Leopoldo Alas, les psycho-pédagogues institutionnistes Domingo Barnés, Juan Vicente Viqueira, Manuel Navarro Flores, le catholique Juan Domínguez Berrueta, l'anti-Durkheim espagnol, Victoriano García Martí, les pédagogues réformistes Luis de Zulueta ou encore Lorenzo Luzuriaga, trop systématiquement considérés comme penseurs « mineurs », alors qu'ils ont tous œuvré à une élaboration paradigmatique du bergsonisme. Avec pragmatisme, ils ont su extraire du bergsonisme, sans le « dégrader », une conceptualité utile à d'autres sciences, comme la psychopédagogie, et à des sphères plus « excentrées » encore.

Par conséquent, ces figures mineures ne méritent pas d'être occultées par les auteurs que l'historiographie a toujours considérés comme majeurs, tels qu'Ortega ou Unamuno. Cette forme d'admiration historiographique est périlleuse dès lors qu'elle ne donne pas de visibilité à ceux qui ont une importance dans l'histoire de la pensée espagnole. La découverte de ces chaînons manquants doit devenir une nouvelle exigence scientifique dans l'histoire des idées espagnoles.

Le bergsonisme : un modèle invouable ?

Trop de critiques ont essayé de dévaloriser l'importance structurelle et la dimension référentielle de la philosophie bergsonienne dans l'histoire des idées espagnoles, comme s'il avait été un penseur secondaire, auquel Unamuno et Ortega n'auraient rien à envier. Beaucoup répètent que ces deux Espagnols n'ont aucune « dette » à l'égard de Bergson, que leurs pensées ont évolué « de façon parallèle », sans point de contact, comme s'ils donnaient l'impression que l'Espagne avait déjà assez « payé ». Cette critique semble exercer une

pression : elle cherche à démontrer, avec une certaine raideur, que l'Espagne qui a été privée de voix, pendant toutes ces années, a le droit d'exister (philosophiquement). Cette logique est-elle suivie dans l'esprit le plus scientifique possible ? Il semble que la dictature de Franco ait fait adopter une perspective particulière à l'historiographie hispaniste, celle de défendre le patrimoine culturel national de l'ère pré-franquiste, comme si elle se devait de défendre un paradis perdu, une période intellectuelle et philosophique « pleine », pour contrecarrer l'inanité intellectuelle de la période franquiste. Sans la dictature, l'historiographie hispaniste aurait-elle cherché à ce point à glorifier, idéaliser et ériger en modèles les « philosophes » de la « *Edad de Plata* » ? L'ère dictatoriale n'a-t-elle pas infléchi l'historiographie, en survalorisant cette période, dans le domaine de la philosophie ? Les historiographes cherchent, en effet, trop à reconstruire (inventer ?) une histoire de la philosophie espagnole au XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, sans doute irrité par tous les efforts frustrés d'Ortega ou encore García Morente pour faire éclore une tradition philosophique espagnole, on a trop cherché à faire exister une école de philosophie espagnole au début du XX<sup>e</sup> siècle, oubliant la réalité : l'une des grandes spécificités de l'histoire de la pensée en Espagne, au début du siècle, est d'avoir été, en un sens, peu sensible à la restauration du modèle métaphysique. Par conséquent, la dictature franquiste, en empêchant une tradition philosophique espagnole libre de se constituer, a contribué à la manie actuelle de vouloir révéler l'existence d'une philosophie espagnole spécifique, au début du siècle. Ainsi, les historiographes nimbent d'une gloire bien souvent abusive des penseurs qu'ils considèrent comme des grands créateurs philosophiques, alors qu'ils n'ont pas pensé *ex nihilo*. Or, servir scientifiquement l'Espagne, c'est peut-être reconnaître qu'Unamuno comme Ortega, s'ils ont été érigés en « vedettes philosophiques », ont été, la plupart du temps, des révélateurs de ce qui a été inventé et écrit en dehors de l'Espagne. Certes, ils ont « éclairé » leur pays, mais aucun critique ne doit participer à la réinvention d'une tradition philosophique espagnole au nom d'une sorte d'égalisation des histoires européennes. L'Espagne a eu un destin culturel, intellectuel et philosophique particulier. On ne peut pas reconstruire le rôle joué par certains intellectuels dans l'émergence d'une philosophie qui ne serait qu'espagnole. Ils se sont inspirés, bien plus qu'ils ne le laissent supposer, des paradigmes philosophiques européens. Et avouer cela, c'est peut-être ne plus s'inscrire dans une logique de dette à l'égard d'un pays qui a souffert de son musellement idéologique. Il faut donc pouvoir travailler sur le lien entre un philosophe français et l'Espagne, sans avoir à s'excuser et donc sans chercher à se faire les constructeurs d'une histoire philosophique hyperbolisée ou sublimisée.



## L'Espagne, prisonnière du modèle de l'intellectualisme platonicien

La singularité de la pensée espagnole se révèle par d'autres biais qu'à travers la philosophie *stricto sensu*. Mais ni l'Espagne ni ses historiographes ne sont manifestement fiers de cette spécificité. Certes, l'Espagne du XX<sup>e</sup> siècle n'a pas eu de Nietzsche, d'Husserl, de Bergson, d'Heidegger, au début du siècle, et plus tard, pour d'autres raisons, encore moins de Sartre, de Deleuze, de Foucault, de Lacan, parce que la pensée libre ne pouvait exister sous le franquisme. Mais l'Espagne ne semble pas avoir conscience que sa philosophie n'est pas strictement philosophique. Ses philosophes sont des essayistes qui philosophent poétiquement. Tant que l'on considérera la philosophie poétique comme une branche inférieure, un sous-modèle de la philosophie, l'Espagne cherchera sa philosophie là où elle n'est pas.

Finalement, la Péninsule ibérique a été, au début du XX<sup>e</sup> siècle, le terrain d'affrontement d'une polémique sourde qui existe depuis le platonisme au moins. En effet, selon la taxonomie établie au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, les poètes sont considérés comme des « artisans » du beau et, en cela, comme une catégorie inférieure à celle des métaphysiciens, les contemplateurs directs du modèle idéal par excellence, le Soleil, et de l'idée de Beau. Mais la poésie ou la « philosophie poétique » (pour reprendre l'expression de García Martí, qualifiant le bergsonisme) ne sont pas inférieures à la philosophie « philosophique ». Cessons d'être prisonniers de l'intellectualisme platonicien, l'Espagne ne doit avoir honte d'avoir su parler de la vie, non comme une philosophe au sens strict, mais comme une poétesse, parfois bergsonienne. Les Espagnols sont les artisans d'une pensée de la vie, d'une « esthétique de l'existence » (Bernard Milhaud), qui échappe aux modèles philosophiques dominants. Si aujourd'hui, les philosophes espagnols sont dans une perpétuelle phase philosophique post-kantienne, comme s'ils n'étaient jamais vraiment sortis de la brumeuse phase krausiste, et si l'historiographie cherche coûte que coûte à construire une histoire philosophique de la philosophie espagnole, sans doute cherchent-ils à aller à l'encontre de leur inclination profonde. Lisons plutôt des essais comme « Teoría y juego del duende » de García Lorca, ou Zambrano, García Bacca, Bergamín, et l'on comprendra par quelles modalités spécifiques l'Espagne a vraiment philosophé. Il est temps que cette nation s'approprie sa tradition philosophique qui ne se renferme jamais dans les raideurs de la systématisation, mais qui cherche à rendre la respiration et les ondulations de la vie. Qu'ils se mettent en marche vers la recomposition d'une histoire poétique de leur philosophie, dont Bergson a été, de façon contrariée, un acteur.

D'autre part, on comprend, dans cette logique historiographique que l'analyse du lien de l'Espagne au bergsonisme n'ait pas été menée jusqu'à présent. C'était sans doute risquer d'ériger une nouvelle fois la France en modèle culturel, en bonne élève que la Péninsule devait suivre pour ne pas être relayée sur le banc des nations retardataires. Il faut nuancer cette vision schématique d'une France paradigmatique et imitable et d'une Espagne maladroite, incapable d'être indépendante en matière de philosophie. La pensée ne « descend » pas d'un pays vers un autre, telle une muse d'un piédestal, elle se propage dans une forme d'horizontalité. Son moteur n'est pas l'orgueil de s'imposer ; la pensée est mue par une dynamique désintéressée de mixage ; l'élan qui la porte l'aide à s'entrelacer, tel un fluide, avec les pensées ou philosophèmes autochtones. García Morente dit, d'ailleurs, de la philosophie qu'elle est apatride et qu'elle ne connaît aucune frontière<sup>11</sup>. Au-delà des cadres spatiaux et temporels, la philosophie n'appartient qu'à une « république » universelle : une république de la philosophie. Et tenter de reconstituer l'existence du bergsonisme en Espagne, ce n'est pas chercher à démontrer, dans une logique partisane et nationaliste, la toute-puissance de la France qui imposerait son hégémonie culturelle sur l'Espagne, mais c'est se centrer sur l'Espagne pour découvrir, de façon désintéressée, ses modalités singulières de penser.

---

<sup>11</sup> « La philosophie n'a pas de patrie. C'est une erreur lamentable que d'apposer au substantif " philosophie " l'adjectif " nationale ". Erreur lamentable, parce que la philosophie est précisément le contraire du particularisme national, elle est universelle » (Manuel GARCIA MORENTE, « La filosofía en España », in *OC I (1906-1936)*, vol. 2, p. 412).

## Bibliographie

- BERGSON, Henri, *Œuvres*, Paris, Puf, édition du Centenaire, [1959], 2001.
- BERGSON, Henri, *Materia y memoria. Ensayo sobre la relación con el espíritu*, traducción de M. Navarro Flores, Madrid, s.n., 1900.
- BERGSON, Henri, *La Evolución creadora*, traducción de Carlos Malagarriga, Madrid, Renacimiento, 1912.
- BERGSON, Henri, *El alma y el cuerpo*, traducción de Alberto Zerega-Fombona, Madrid, La Lectura, septembre 1913.
- BERGSON, Henri, *La Risa: Ensayo sobre la significación de lo cómico*, Valencia, Prometeo, Biblioteca de cultura contemporánea, 1914.
- BERGSON, Henri, *El alma y el cuerpo*, in *El materialismo actual por Bergson, Poincaré, Friedel, Gide, de Witt-Guizot, Riou, Roz, Wagner*, versión española de Edmundo González-Blanco, Madrid, Librería Gutenberg de José Ruiz, Ruiz Hermanos sucesores, 1915.
- BERGSON, Henri, *Ensayos sobre los datos inmediatos de la conciencia*, traducción de D. Barnès, Madrid, Biblioteca moderna de filosofía y ciencias sociales, 1919.
- BERGSON, Henri, *Ensayos sobre los datos inmediatos de la conciencia*, traducción de D. Barnès, Madrid, Francisco Beltrán, Librería española y extranjera, [1919], 1925.
- BERGSON, Henri, *La energía espiritual*, traducción de Eduardo Ovejero y Maury, Madrid, Daniel Jorro, Biblioteca científico filosófica, 1928.
- BERGSON, Henri, *Introducción a la metafísica*, traducción de C. M. Onetti, in *Valoraciones*, Argentina, n°12, 1928.
- BERGSON, Henri, *Las dos fuentes de la moral y de la religión*, prólogo de José Ferrater Mora, traducción de José Miguel González Fernández, Buenos Aires, Editorial Sudamerica, 1946.
- BERGSON, Henri, *Obras escogidas*, traducción y prólogo de José Antonio Miguez, Madrid, Aguilar, 1963.
- BERGSON, Henri, *El pensamiento y lo moviente*, traducción de M. H. Alberti, Buenos Aires, La Pleyade, 1972.
- BERGSON, Henri, *La Evolución creadora*, traducción de María Luisa Pérez Torres, Madrid, Espasa-Calpe, Colección Austral, 1973.
- ARNÁIZ, Marcelino, « El pragmatismo », in *La Ciudad de Dios*, LXXIV, 1907, p. 89-102 ; LXXIV, 1907, p. 191-204.
- ARNÁIZ, Marcelino, « La “filosofía nueva” », in *La Ciudad de Dios*, tomo III, vol. LXXXIII, p. 116-126 ; tomo III, LXXXIII, p. 370-380 ; vol. LXXXIV, p. 5-14 ; vol. LXXXIV, p. 265-276 ; vol. LXXXV, p. 81-92.
- ATENCIA, J. M<sup>a</sup>, « Razón, intuición y experiencia de la vida. Coincidencias y divergencias entre H. Bergson y J. Ortega y Gasset », *LOGOS. Anales del Seminario de metafísica*, 2003, 36, p. 67-98.
- AZOUVI, François *La Gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*, Paris, Gallimard, NRF, essais, 2007.
- BONINO, Serge-Thomas, O.P., études réunies par P. Levillain et J.-M. Ticchi, « Fondement doctrinal du projet léonin. *Aeterni Patris* et la restauration du thomisme », in *Le Pontificat de Léon XIII. Renaissance du Saint-Siège*, Collection française de Rome, n° 368, 2006, p. 267-274.
- CHEVALIER, Jacques, *Bergson*, Paris, Plon, coll. « Les maîtres de la pensée française », 1926.
- CUERVO, José (Padre), « Boletín de filosofía », in *Ciencia Tomista*, Publicación bimestral de los dominicos españoles, Madrid, Santo Domingo El Relá, 1915, vol. 10, p. 420-450.
- CUERVO, José (Padre), « Boletín de metafísica », in *Ciencia Tomista*, Publicación bimestral de los dominicos españoles, Madrid, Santo Domingo El Relá, 1915, vol. 11, p. 93-113.
- CUERVO, José (Padre) « Boletín de filosofía bergsoniana », in *Ciencia Tomista*, Publicación bimestral de los dominicos españoles, Madrid, Santo Domingo El Relá, 1916, vol. 13, p. 447-460.

- CUERVO, José (Padre) « Boletín de filosofía bergsoniana », in *Ciencia Tomista*, Publicación bimestral de los dominicos españoles, Madrid, Santo Domingo El Relá, 1917, vol. 16, p. 378-403.
- CUERVO, José (Padre), « Boletín de filosofía bergsoniana », in *Ciencia Tomista*. Publicación bimestral de los dominicos españoles, Madrid, Santo Domingo El Relá, 1918, vol. 17, p. 191-214.
- GARCÍA MORENTE, Manuel, *La filosofía de Henri Bergson*, Selección e introducción de Pedro Muro Romero, Madrid, Colección Austral, Espasa-Calpe, S.A., [1917], 1972.
- GARCÍA MORENTE, « La filosofía en España », in *OCI (1906-1936)*, vol. 2, p. 412.
- GÓMEZ MOLLEDA, María Dolores, *Los reformadores de la España contemporánea*, Madrid, CSIC, Escuela de historia moderna, 1981.
- GONZÁLEZ-BLANCO, Andrés, « La filosofía de Bergson », in *Nuestro tiempo*, écrit le 8 mai 1916, juin 1916.
- LACAU ST GUILY, Camille, *Une Histoire contrariée du bergsonisme en Espagne*, Biblioteca Cervantès virtual, Alicante, 2011.
- LACAU ST GUILY, Camille, *Bergson en Espagne (1889-années 1920): une histoire contrariée*, Paris, L'Harmattan, à paraître.
- LANDEIRA, Mary-Jo, *La présence de Bergson dans l'œuvre d'Antonio Machado*, Thèse 3<sup>e</sup> cycle, Paris, 1978.
- LE ROY, Édouard, *Une philosophie nouvelle : Henri Bergson*, Paris, Félix Alcan, Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1912
- MACHADO, Antonio, *Los Complementarios*, [1914] Edición crítica por Domingo Ynduráin. I/II, Madrid, Taurus, 1972.
- MILHAUD, Bernard, *Prolégomènes à une esthétique de l'existence. Ortega y Gasset entre Bergson et Heidegger*, Préface d'Alain Guy, Toulouse, Éditions universitaires du Sud, 1996.
- MOSSE-BASTIDE, Rose-Marie, *Bergson éducateur*, Paris, Puf, 1955.
- ORTEGA Y GASSET, José, *La deshumanización del arte e ideas sobre la novela*, in *Obras Completas*, tomo III (1917-1925), Madrid, Taurus, Ed. Fundación José Ortega y Gasset, Centro de estudios orteguianos, [1925], 2005, p. 845-916.
- PALACIOS, Juan-Miguel, « Bergson en Espagne : les conférences des 2 et 6 mai 1916 : L'âme humaine ; la personnalité » [documents rassemblés] par Juan-Miguel Palacios ; traduction de Michel Gauthier, in *Les études bergsoniennes*, vol. IX, Paris, Puf, 1970.
- RIVERA DE VENTOSA, Enrique, « Henri Bergson y Miguel de Unamuno. Dos filósofos de la vida », in *Cuadernos de M. de Unamuno*, Salamanca, Facultad de filosofía y letras, Universidad de Salamanca, 1972, p. 99-125.
- RODRÍGUEZ, Teodoro, *La Civilización moderna: su valor social*, Madrid, Universidad de El Escorial, 1916.
- SALAÜN, Serge, « Les Avant-gardes poétiques espagnoles (années 20 et 30) : Mimétisme et originalité », *Semiotische Weltmodelle*, Hartmut Schröder, Ursula Bock (Hg.), Berlin, Lit Verlag, 2010, p. 481-495.
- THIBAUDET, Albert, *Le bergsonisme*, 2 vol., [1923], Paris, Gallimard, NRF, 7<sup>e</sup> éd., 1924.
- TORRE, Guillermo (de), *Literaturas europeas de vanguardia*, Madrid, Caro Raggio, 1925.
- UGARTE DE ERCILLA, Eustaquio, « Movimiento bergsoniano », in « Boletín de filosofía contemporánea » de *Razón y Fe*, año XIII, tomo XXXVIII, janvier-avril 1914, p. 486-491.
- UGARTE DE ERCILLA, Eustaquio, « Bergson, el ídolo de la filosofía francesa contemporánea », in *Razón y Fe*, año XIII, XXXIX, juillet 1914, p. 298-311 ; año XIII, tomo XXXIX, août 1914, p. 452-467.
- VALENTÍ CAMP, Santiago, « Enrique Bergson », in *Ideólogos, teorizantes y videntes*, Barcelona, Minerva, 1922.
- WORMS, Frédéric, (études réunies sous la direction de), *Le Moment 1900 en philosophie*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004.
- XIRAU, Joaquín, *Vida, pensamiento y obra de Bergson*, México, Editorial Leyenda, 1944.
- XIRAU, Joaquín, « La plenitud orgánica (Homenaje a Bergson) » [1941], in *Obras Completas*, III, Escritos sobre historia de la filosofía, vol. 2, Artículos y ensayos, Ed. de Ramón Xirau, Barcelona, Anthropos Editorial, 2000.

ZARAGÜETA, Juan, *La intuición en la filosofía de Henri Bergson*, Madrid, Espasa-Calpe, S.A., 1941.

ZUBIRÍ, Xavier, *Cinco lecciones de filosofía (Aristote-Kant-Comte-Bergson-Husserl)*, Madrid, Sociedad de Estudios y Publicaciones, Ed. Moneda y Crédito, 1963.